

J'ai lu "Après l'inondation, une épopée" de Thierry Moral.

L'entretien d'avril de l'auteur avec Giuliana m'avait préparé à l'intrication des situations, je n'ai pas été déçu. Il n'y a pas que cela. Thierry Moral fait du Thierry Moral en se jouant des sacrosaintes règles du théâtre classique. Comme dans Graine de V, l'auteur prend un malin plaisir à bousculer le lecteur-spectateur avec des ambiances, des genres, des styles différents. Il ne doit donc pas s'étonner si mes commentaires ne sont pas linéaires.

J'ai relevé des particularités :

- Pas de ponctuation en fin de phrase pour les parties chœur ; parallèlement, des libertés avec les majuscules en début de ligne (retours à la ligne aléatoires). Réflexion faite, cette partie du texte, comme le slam, est mieux faite pour être dite que lue, et il semblerait que ce soit la respiration qui tienne lieu de ponctuation.
- Pour les noms des personnages (A, B, C, D) : pourquoi tant tarder à les appeler Marguerite, Tony, Alice, Louis. D'autres auteurs utilisent aussi des initiales pour désigner des personnages (ex : la plupart des conjointes dans les nouvelles "Les orages" de Sylvain Prudhomme), je ne suis pas fan du procédé.
- J'ai apprécié le piquant des mots à double sens (par exemple p 13 : pression ; p 32 scellée ; p 73 : désabusés), ça incite le lecteur à rester vigilant.

Comme un manque :

- Je ressens l'absence de didascalies dans les parties "chœur", plus particulièrement : les choristes parlent-ils à l'unisson ou sous forme de répons ?

Comme un écho :

Quand Marguerite demande à Louis s'il est "un patron sage ?", celui-ci réplique : "non, une ordure qui a appris de ses erreurs", ça me fait penser à un texte que j'ai écrit le 4 avril 2011, le voici :

L'arbre qui cache la forêt

L'un des hommes les plus riches de la planète cède 90% de sa fortune – estimée à 40 milliards de dollars – à des œuvres caritatives. Bien ! Les médias – comme un seul homme – s'empressent de saluer ce beau geste... Cette communication me contrarie, car elle laisse entendre que milliardaire, en soi, ne serait pas un défaut, et qu'il y aurait de bons et de mauvais milliardaires. Et c'est bien là qu'est l'os : la générosité d'un Bill Gates ne doit pas atténuer la légitime indignation que chaque citoyen devrait ressentir dès qu'on évoque des sommes aussi extravagantes entre les mains d'une seule personne ! Ces fortunes ne sont que le détournement, au profit d'une infime minorité, de la force de travail de millions de salariés honteusement exploités. Pourquoi donc Bill Gates n'a-t-il pas fait profiter – année après année – ses salariés des bénéfices considérables qu'ils avaient contribué à amasser ?

Dans la deuxième partie, l'auteur casse les codes : les acteurs sortent de leurs rôles. Si bien que, quand un personnage affirme – page 70 – que "le théâtre n'a pas plus d'importance que celle que nous lui accordons", on se demande qui s'exprime : un acteur,

un spectateur, l'auteur lui-même ? De même, page 74, où l'un des personnages dénonce ceux qui "font du théâtre" (une forme de théâtre-gigogne... vertige !). "*Décidément, tu ne feras jamais rien comme tout le monde*"; cette petite phrase, je l'ai entendue à de nombreuses reprises dans ma jeunesse, souvent comme un reproche ; si je m'adresse dans ces mêmes termes à l'auteur, il faut plutôt y voir un étonnement admiratif.

L'auteur espère-t-il que la pièce soit montée un jour ? Je m'inquiète du recrutement et de la gestion des figurants de la "longue queue" (à moins qu'il existe des artifices de scénographie que j'ignore...), sans compter la nécessaire dimension de la scène.

"*Les autres*" enfoncent le clou du théâtre-gigogne ! Je retrouve mon interrogation sur la distribution des voix. Confusion savamment entretenue : les autres, déjà spectateurs-acteurs, sont aussi réfugiés-philosophes.

L'agitation finale brouille un peu la morale : un roi n'est rien sans son peuple. Et la pièce s'achève sur un dernier pied-de-nez : les quatre personnages, enterrés dans un bunker, sortent du plafond.

Une chose est sûre : on ne s'ennuie pas !